

Christelle Suc

Topos-logis *

Lacan ouvre cette séance en écrivant au tableau l'achose avec un « l » apostrophe. Précédemment, sur le même tableau, il avait écrit « D'un discours qui ne serait pas du semblant » pour ouvrir son séminaire. Cette séance a été intitulée « L'écrit et la parole », le sillon suivi est celui-là.

C'est ce chemin qu'il fraye. Promenons-nous sur le littoral lacanien. J'ai essayé de suivre ce chapitre à la lettre, donc à la structure, en filant les petites lettres, car il me semble que c'est ce dont il s'agit, et en prenant comme point celui de *l'achose*.

L'achose ne s'entend pas quand on la dit, il faut l'écrire, c'est l'orthographe qui tranche entre la chose et *l'achose*. Dans le séminaire suivant, *Le Savoir du psychanalyste*, Lacan écrira *l'achose* avec un « h » pour que l'on puisse entendre la *Hachose* et pour faire résonner l'objet petit *a*.

L'achose, apostrophée, fait son apparition pour la première fois dans cette leçon de mars 1971 et contraste avec la chose freudienne, le *das Ding* désignant chez Freud la place laissée par le tout premier objet perdu.

Je cite Lacan introduisant la séance ainsi : « Suis-je, suis-je présent quand je vous parle ? Il faudrait que la chose à propos de quoi je m'adresse à vous fût là. Or, c'est assez de dire que la chose ne puisse s'écrire que *l'achose* [...] ce qui veut dire qu'elle est absente là où elle tient sa place » (p. 77). Dans *a-chose*, le *a* devient privatif, la chose devient aucune chose. Passage du manque freudien à la perte lacanienne, de structure. Dans *a-chose*, résonne l'objet petit *a* ; « une fois ôté – nous dit Lacan –, l'objet petit *a* qui tient cette place n'y laisse, à cette place, que l'acte sexuel tel que je l'accentue, c'est à dire la castration » (p. 77). Ôté, il vient en place d'agent dans la structure du discours de l'analyste auquel il se réfère.

L'achose est donc désignée qu'en tant qu'éclipsée : *a*-bsence, réel qui ne dit pas son nom. Le statut *a*-bsent de la chose ne la fait pas représentée par un signifiant. Le mot ne représente pas la chose, le mot s'articule à un

mot. Donc, pas de mot pour la dire, elle n'est pas à dire, elle est *a-dire*, pas d'image pour la représenter : « Il y a trou au niveau de *l'achose* » (p. 78). C'est « ce qui là concerne la castration » (p. 77). Un trou n'est pas représentable et ne peut pas se nommer. Comment l'approcher ? C'est ce qu'indique Lacan, *l'achose*, le trou, le réel, « ça ne se montre pas, ça se démontre » (p. 79). En faire une démonstration donc, une démonstration logique qui n'en passe pas par du sens et de l'image, par de la représentation, mais au contraire s'en passe. Pour cela, Lacan va avancer sur la question de l'écrit et de la topologie, car, précise-t-il, « pas de topologie sans écriture » (p. 81).

Avant son sens mathématique, la topologie voulait dire la connaissance des lieux. D'où mon titre « Topos-logis », aussi en écho au « Oh là là » (p. 77) de Lacan qui se réfère à la castration. Le *topos* est un lieu mais aussi le thème d'un discours, le logis c'est la demeure, mais logis vient de *logos* : discours. On baigne donc dans la parole et le signifiant, nous voilà dans la troisième *demansion* !

Alors ? Quelle dimension – sans t –, quelle demeure où gît *l'achose* dans la topo-gît ? La demeure de *l'achose* n'est pas celle de la parole et de la vérité. Lacan revient sur son concept de la parole pleine. Dans sa conception de départ, la parole refoulée était amenée à faire retour dans la parole pleine, dans laquelle l'Autre était alors théorisé comme participant à la production de la vérité. Donc, la vérité pouvait être retrouvée à partir de la conception de l'inconscient freudien, inconscient vérité, qui se déchiffre par la parole. Je cite « Fonction et champ de la parole » : « L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée, le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs ¹. »

« Moi, la vérité je parle ² », c'est par le « je » que je dis la vérité ; mirage de la vérité qui ne peut être que mi-dite et qui est menteuse. Dans cette séance, Lacan renverse alors sa parole pleine : pas d'intersubjectivité. La fonction de la parole pleine, c'est de remplir, dit-il – pléonasmе ! Elle remplit la bouche de signifiants, tonneau percé du sens. Remplir implique, de fait, un vide, un creux, un trou. Avec le plein : bouchon du vide. C'est ce qu'indique Lacan : « On ne parle jamais que d'autre chose pour parler de *l'achose* » (p. 78) ; et dans les *Écrits* : « La chose parle d'elle-même ³. »

« La parole dépasse toujours le parleur, poursuit-il, le parleur est un parlé ! » (p. 78). C'est ce qu'il martèle dans son enseignement, par exemple dans *Télévision* avec « l'inconscient, ça parle ⁴ », ce pas-je « qui parle en moi ». Donc la vérité, le signifiant avec le « je », *l'achose* avec le « pas-je ».

Plus tard, il le formulera comme un « savoir sans sujet ». *L'achose* reste étrangère au sujet.

Il le dit, ici, d'une autre manière avec « Votre être-là n'est pas plus probant que le mien » (p. 78), « mange ton *Dasein* » (p. 77) ; ou « la seule façon d'être-là n'a lieu qu'à se mettre entre parenthèses » (p. 78), il n'y a d'être-là que dans le discours. La tache rétinienne fait un trou dans le visible, mais l'œil n'y voit pas son être-là ! « Pas fou cet œil » (p. 78) ! Pas de statut ontologique de l'inconscient. Ce que Lacan indique, c'est que l'être comme la vérité ne sont l'affaire que du signifiant.

Donc, on peut toujours baratiner, jaspiner, tout est jaspifiable mais tient au jaspineur, on ne fait d'ailleurs que cela, parler, mais si *l'achose* ne relève pas du symbolique, puisque ce n'est pas au lieu du « je » qu'elle se situe, il faut convoquer un autre registre que celui du signifiant. Or, « l'inconscient est structuré comme un langage », la structure, oblitérée, a des propriétés et des limites. Dans le langage courant, on pourrait dire : c'est comme ça « que c'est foutu », l'équivoque de cette expression dit dans un même temps la structure et le raté. Avec le trou, il y a l'impossible à savoir, mais par le bord quelque chose peut se cerner. Approchons de la carte que Lacan souhaite abattre à cette séance : celle de l'écrit.

L'écrit est appelé parce qu'il y a le reste insaisissable dans et par la parole. Avec l'écrit, faire ce que la parole ne peut pas faire. De l'écrit, mais dont « il faut user d'une façon très précise », précise Lacan (p. 79). C'est en usant de cette façon très précise de l'écrit que ce dernier a permis de cerner que le parleur est parlé. « D'où s'en aperçoit-on ? [que le parleur est un parlé] » : de l'écrit qui démontre. De ses *Écrits* : « Ce qu'il y a de certain, c'est que parler de *l'achose*, comme elle est là, eh bien, cela devrait déjà, à soi tout seul, vous éclairer sur ceci que j'ai dû prendre pour appareil [...] le support de l'écrit, sous la forme du graphe » (p. 80). Le graphe est, avec les quatre discours, la chose qu'il montrait pour démontrer. L'écrit donc comme support. La formalisation, hors mot, suppose l'écrit. J'ai repris mon petit dictionnaire historique d'Alain Rey, que j'aime beaucoup, et qui a donné précédemment les définitions que j'ai avancées.

L'écrit est une inscription et vient du verbe écrire qui, avec une racine indo-européenne, veut dire entailler, couper. L'écrit comme une incision, voilà de quoi dégonfler le plein de la parole, et couper le sens, les *jaspi-âneries*. L'écrit des graphes se remarque immédiatement à se détacher du texte, c'est-à-dire de l'écriture alphabétique. Le graphe montre, pour reprendre le mot de Lacan, les circuits, les lignes, les croisements... L'écrit de Lacan, ce n'est pas la sémantique, la combinaison de lettres qui

produisent du sens, il est graphique, hors son et hors sens, idéographique, dira Lacan, à partir du chinois.

Pour cerner ce dont il s'agit dans l'écrit, il fait référence à l'histoire de l'écriture et à la science des petites lettres, purs symboles qui n'ont pas de sens. Ces petites lettres, ces symboles ont quand même amené les hommes à décrocher la Lune à partir d'une formule, « pur écrit » (p. 84) ! Pur écrit, c'est-à-dire des lettres, hors sens, vides de sens. Une lettre toute simple, c'est le comble de l'écrit (p. 82), tout comme le triangle dans cette leçon ou le petit carré ailleurs. L'écriture n'est pas à lire et « l'écrit ça n'est pas à comprendre », dira-t-il dans *Encore*.

On retrouve chez Lacan ce petites lettres dans les discours, le graphe : a, A, S barré, etc., « indication de la petite lettre », mais dont les sens, précise-t-il, « ne sont pas libres d'un grand écart » (p. 80-81)... Grand écart du sens car il a pris soin de les « justifier » et le dit avec assez d'humour. Ce graphe pose une petite difficulté. De quoi ? D'interprétation, ajoute-t-il. Pas d'accès d'emblée à ce dont il s'agit, c'est opaque au sens, contrairement à une phrase par exemple, le coup d'œil ne suffit pas, pas de déchiffrement, il faut l'interpréter, car le graphe, justement, ne s'impose pas au discours. Lacan dit interpréter, c'est, peut-être, une référence à l'interprétation, l'acte analytique, et ça n'est justement pas du côté du sens.

Pour appuyer son propos, il fait référence à Aristote (p. 81) et au syllogisme, où les lettres se substituent aux mots. Mettre les lettres A et B permet de vider le signifiant – plus de sens, reste la logique des articulations qui ne garde que les connexions logiques. A et B indiquent dès lors des places vides de signifiant. S'abstraire du sens, s'écarter de la dimension de la parole, car le propre des lettres permet d'éluder le registre de la sémantique en y faisant un trou, le symbole est disjoint de la vérité. Par l'écrit, pointer la différence entre savoir et vérité aussi bien que leur confluence ?

L'achose, désert de la chose, béance. Lacan parle dans cette séance de la castration. Donc « ôté l'objet petit a reste la castration », le rapport sexuel est impossible à écrire. Alors, ironise Lacan, on peut toujours l'imaginer, c'est-à-dire faire de la science-fiction, soit une invention futuriste, mais la science-fiction est aussi la *fixion* de la science, c'est-à-dire son fantasme. Avec la science, pas de trou dans le savoir.

En se référant à la castration, Lacan indique à nouveau l'irréductible de la division. L'inconscient est un effet du langage. Il n'y a pas de deux du rapport sexuel, le rapport sexuel ne s'écrit pas. « Il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu : formulable dans la structure ⁵. » « Il faut l'écrire. » Si vous ne pouvez pas l'écrire, il n'y a pas de rapport : « Si vous êtes pas

foutus de l'écrire, il n'y a pas de rapport ⁶. » Pas de rapport si ce n'est dans la parole elle-même : « Le rapport sexuel c'est la parole elle-même » (p. 83). Le discours fait rapport en faisant entrer le signifiant phallus, phallus pur semblant.

Mais, dans cette séance, il revient sur le signifiant phallus : petit phi et grand phi. Le signifiant même de cette béance est le phallus, le Φ qu'il reprendra dans ce même séminaire : « Ce qui caractérise le phallus ce n'est pas d'être signifiant du manque comme certains ont cru pouvoir entendre certaines de mes paroles mais d'être assurément ce dont ne sort aucune parole » (p. 170). Le phallus n'est plus considéré comme le signifiant du désir, c'est-à-dire de l'être et de l'avoir, ce qui s'écrit – φ , mais introduit la dimension de la jouissance.

La parole et l'écrit ne sont pas du même registre, la parole relève du signifiant, l'écrit de la lettre, concept que Lacan dépliera dans « Lituraterre » en mai 1971. Du fait de la castration, il y a un impossible à écrire, la lettre littérale se fera littorale entre S et R, entre le savoir et la jouissance.

Cette séance inaugure déjà le passage du *Dasein* au *das Ein* : y a d'l'Un.

* [↑](#) Commentaire de la première moitié de la leçon V du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 77-89, à Paris, le 16 mai 2024.

1. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 259.

2. [↑](#) J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits, op. cit.*, p. 409.

3. [↑](#) *Ibid.*, p. 408.

4. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 511.

5. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 413.

6. [↑](#) J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 4 novembre 1971.